

Article

« Cet homme me sortit de ma déprime »

Frank A. Salamone

Anthropologie et Sociétés, vol. 18, n° 2, 1994, p. 191-199.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/015324ar>

DOI: 10.7202/015324ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org



CET HOMME ME SORTIT DE MA DÉPRIME

Frank A. Salamone

Les relations avec autrui sont généralement de si courte durée dans la vie d'un homme de terrain que lorsqu'une d'entre elles persiste, cela tient du miracle. D'ordinaire, je suis une personne réservée, qui garde les gens un peu à distance. J'essaie d'être poli et je souris beaucoup, souvent trop même. Je remplis mes obligations envers mes « informateurs » ainsi que je l'ai appris dans *Notes and Queries* durant ces jours vagues et obscurs de mes études graduées, il y a de cela si longtemps ! Je tente de ne pas m'engager dans des liaisons compliquées ni dans tous genres de badinages. Plus je vieillis, plus je me rends compte que les premières sont beaucoup plus difficiles à éviter que les derniers.

Développer au Nigeria une amitié profonde pour Joseph était donc pour moi exceptionnel. Tout au début, les chances qu'une telle expérience se produise étaient minimes. Joseph, un jeune homme de vingt-cinq ans à l'apparence redoutable, appartient au groupe ethnique les Dakarkari, célèbres pour leur férocité et leur fierté. Lorsque je l'ai rencontré, sa réputation de Dakarkari le rendait par conséquent menaçant. Même en l'absence des fameux tatouages faciaux et sans la moindre trace de signes tribaux sous les yeux, il était le type d'homme que j'aurais normalement évité.

Calmement assis sur la véranda de la mission catholique, officiellement baptisée « Salle des Martyrs », il lisait les journaux locaux d'Ibadan. Je me sentais déprimé et je m'ennuyais. Ma femme et mes enfants étaient retournés aux États-Unis lorsqu'on apprit que la promesse de notre logement « Fulbright » ne pouvait se concrétiser. De même, l'automobile « Fulbright » promise n'était jamais arrivée. Il me fallait sortir de cette déprime, sinon j'aurais de sérieux ennuis.

Je m'étais rendu à la maison d'études des Dominicains pour chercher un moyen de transport et retrouver mon vieil ami, le père Peter. En prenant un air suffisamment pathétique, j'avais des chances que Pete m'emmène magasiner, et nous pourrions alors nous abandonner à notre penchant commun pour les tablettes de chocolat copieusement arrosées de Dr Pepper glacé, dont ni l'un ni l'autre n'avions vraiment besoin. Je me suis approché de la maison d'études avec appréhension. Pete enseignait à sa classe le rôle du missionnaire dans un monde post-concile Vatican II. Traînant les pieds, j'allai m'asseoir et réfléchir un peu sur la véranda.

Le frère Henry, un bon ami, s'approcha de moi.

« Dr Frank [il prononçait "Fraank"], seriez-vous d'accord à ce que cet homme [indiquant Joseph] vous emmène en ville ? » Je fis la grimace. Malheureusement, j'ai toujours eu de la difficulté à cacher mes émotions, c'est pourquoi je perds toujours au poker. Henry ajouta promptement : « Il travaille pour les sœurs dominicaines à Gusau, dans le nord du pays. Il est libre pour une semaine puisque les sœurs assistent à une conférence à Ife. Elles n'auront pas besoin des services de cet homme puisqu'elles n'utiliseront pas leur Peugeot. Allez le voir, Dr Frank, il vous emmènera partout où vous désirez aller ! » Joseph pouvait donc, pendant cette période, utiliser à sa guise l'automobile des Dominicaines. Une lueur d'espoir jaillit dans mon esprit. J'acceptai, mais sans enthousiasme. Joseph avait toujours l'air menaçant, mais un peu moins qu'avant.

Je pensais faire un tranquille tour de ville. Ce déplacement s'avéra cependant le rêve de tout anthropologue, à savoir un ami qui adore le travail de terrain et peut expliquer clairement ce qu'il connaît.

Lorsque je pris place dans la voiture, le magnétophone était ouvert. Je m'attendais à entendre du reggae, avec son rythme répétitif. Je me préparais à lui poser tout le protocole des questions sur la musique et sa signification, évoquant des choix musicaux allant des airs traditionnels jusqu'à la musique moderne. Au lieu du reggae, j'entendis *Basin Street Blues*. C'était Louis ! Pour un passionné du jazz comme moi, il n'y avait qu'un seul Louis, Louis Armstrong. Je suppose que le fait d'entendre le jazzman sur le magnétophone de la voiture de Joseph scella notre amitié, puisque rien ni personne ne pouvaient, sauf Louis, me sortir des profondeurs de la déprime. Peu importe que mes goûts en musique soient devenus « progressifs », Satchmo rejoignait quelque chose en moi qu'aucun autre musicien n'atteignait. Mais Louis n'était que le point de départ. Je découvris que Joseph aimait et connaissait toutes sortes de musiques. Il possédait des cassettes d'opéra, de musique country et western — sa collection était éclectique. De plus, il chantait bien, ayant suivi des cours de chant pendant ses études. J'appris beaucoup sur Joseph cette journée-là. Il était né dans la région nord du Nigeria, et appartenait aux Dakarkari, un groupe ethnique apparenté aux Dukawa chez qui j'ai souvent travaillé. C'est un groupe féroce jaloux de son indépendance et conscient de sa position dans l'arène politique hausa.

J'ai posé plusieurs questions à Joseph ce jour même. Il répondait plutôt franchement à mes questions touchant son histoire personnelle. « Je suis "né catholique". Je suis du nord, mais pas un Hausa. Le nord, vous savez, D^r Frank, n'est pas propriété hausa ou musulmane comme on voudrait le faire croire. Oh ! oui. Mon père, vous savez, était dans l'armée nigérienne. Nous vivions avec sa famille dans la région de l'est. Vous savez, les Igbo sont chrétiens, comme moi. Mais ils font erreur lorsqu'ils essaient de vous dire que le nord est musulman. Ils ne font pas la distinction entre les musulmans et les autres là-bas ». Il prononça cette dernière phrase en hochant la tête avec une répugnance surprenante.

Dans le Nigeria de l'Est, Joseph reçut une bonne éducation qui le poussa à poursuivre ses études. Des professeurs philippins et d'autres étrangers l'ont employé et ont aiguisé son talent pour les langues. « Les Philippins ont été bons pour moi. Ils m'ont encouragé à aller à l'école et m'ont facilité l'apprentissage de l'anglais. Ils m'ont donné des cours de chant, alors j'ai appris à aimer toute forme de bonne musique. Lorsqu'ils sont partis, ils m'ont aidé à trouver du travail chez d'autres étrangers. Je leur écris encore ». Compte tenu de l'habitude de Joseph de travailler avec les étrangers, son anglais ressemblait à de l'américain idiomatique. Son oreille et sa curiosité étaient en effet très aiguisées.

Les souvenirs de Joseph ont tellement dominé cette journée que je ne sais plus très bien où nous avons abouti. Probablement à un magasin puis à un tour de voiture à travers Ibadan. Nous avons mis très peu de temps à apprécier la compagnie l'un de l'autre. Nous avons discuté jusque tard dans la soirée. Je me suis surpris à être en accord avec la déclaration de Joseph voulant que : « Les habitants du nord *sont* différents des habitants du sud. Aucun Nigérien du nord ne laisserait un étranger seul le soir ».

La sorcellerie fut un autre bon sujet de conversation. Selon Joseph, « elle est encore puissante même si la chrétienté et l'Islam la combattent avec ardeur. Les gens disent à leurs prêtres et mallams ce qu'ils veulent entendre. Mais la nuit, ils *savent*. Les sorciers viennent et jettent leurs mauvais sorts » (nous soulignons). Nos discussions n'en finissaient plus, tels deux jeunes collégiens repoussant le sommeil, parlant encore et encore. L'ardeur de ces discussions est inscrite sur mes cassettes, et je suis émerveillé de constater que mon enthousiasme y transparait autant.

En échange de ses histoires, j'expliquais à Joseph les vidéos de James Bond, répondant à ses questions tout en réalisant à quel point l'image de l'Ouest transmise par ces films était faussée. De son côté, il me précisait les complexités des jeux zuru, le système de parenté des peuples zuru, et mille et un points d'intérêt pour moi. Bien que cet échange paraisse équitable, j'ai toujours été convaincu que James Bond ne faisait pas le poids contre l'information que me transmettait Joseph.

Joseph me quitta tard dans la soirée, assuré qu'il avait été un vrai ami et m'avait sauvé de la déprime. Il avait fait en sorte que, même si je me trouvais dans l'ouest du Nigeria, mon intérêt pour la communauté hausa et les autres communautés du nord soit toujours fort. Il avait mis peu de temps pour approfondir les fondements de cette communauté à Ibadan. En quelques jours, il avait découvert les sources du pouvoir au sein de la communauté hausa à Ibadan et s'était lié d'amitié avec le deuxième plus haut gradé, le wasiri, ou premier ministre. De même, Joseph s'était adressé à un chef yoruba important, historien local nonagénaire qui était aussi, ironie du sort dont tous étaient conscients, le prochain en lice au titre de souverain traditionnel d'Ibadan.

Joseph et moi avons passé cette première semaine à planifier les prochaines excursions sur le terrain et à discuter du peuple zuru de sa région. Nous avons également exploré la section hausa du marché Katakò (bois). La raison initiale pour laquelle Joseph voulait venir au marché était d'aller au cinéma. Pour la somme d'un naira, qui valait environ 0,07 US \$ dans le temps, il pouvait voir un film sur vidéocassette dans une hutte en béton. Par la suite, il devint familier avec toutes les habitudes du quartier hausa du marché. Pendant ces quelques jours, nous avons exploré ensemble une ou deux sections du marché.

Joseph savait que je m'intéressais à la lutte hausa et que j'avais même écrit quelques articles sur ce sujet. Il m'emmena donc aux matchs de lutte du vendredi après-midi. Il avait très envie que j'apporte ma caméra vidéo pour que je ne manque rien du spectacle. Le sarkin sabo, chef des Hausa de la région d'Ibadan et des alentours, apparut et prononça un bref discours sur le rôle des jeux dans la préservation et le maintien de l'identité ethnique hausa. Non seulement Joseph me commentait-il les événements au fur et à mesure, mais il avait veillé à ce que de mon siège je ne manque rien de la séance. De plus, il m'indiqua les comportements à adopter, de façon à ce que mon attitude soit acceptable à une audience hausa. Je m'assis donc à l'aise mais droit, posture quelque peu pénible pour quelqu'un qui, comme moi, a tendance à s'avachir. Je gardais un visage impassible mais aimable, souriant légèrement. Chaque groupe de lutteurs reçut un pourboire généreux sans être excessif.

Grâce aux conseils de Joseph, je n'ai à peu près rien raté : la vidéocassette de cet événement est riche en détails. Par ailleurs, les réponses rapides de Joseph à mes réactions m'ont permis de partager la bonne humeur des diseurs de bonne aventure, musiciens, lutteurs et autres, tout en évitant de devenir la cible de leurs farces. En effet, sans Joseph, on ne m'aurait certainement pas autorisé à filmer ces événements.

Cette semaine-là, nous avons entrepris ensemble une autre recherche qui s'est avérée fort agréable. Au cours de ses déambulations à travers le marché, Joseph s'était lié d'amitié avec un guérisseur herboriste qui venait d'un des États de l'Est. Comme l'écrétait le proclamait, celui-ci se spécialisait dans la guérison de maladies vénériennes mais soignait aussi les maux de tête, l'impotence, les plaies, le cancer, la lèpre et tout ce qui peut faire souffrir, soins qu'il dispensait dans une petite hutte, propre et blanchie à la chaux. Joseph et moi avons alors convenu de rencontrer ce docteur pour voir ce qui pourrait en résulter. Nous nous y sommes donc présentés. Lawrence, l'herboriste, nous voyant arriver, vint nous accueillir. Il était habillé d'une chemise blanche et d'un pantalon au pli impeccable, et chaussait des souliers noirs de style européen plutôt que des sandales. Sa coopération nous fut rapidement acquise. Il nous expliqua ses différentes cures, tout en nous assurant que c'était Dieu qui guérissait, non pas lui. D'ailleurs, il affirma qu'il n'y avait pas de magie dans ses remèdes. « Mon père était un guérisseur tradition-

nel. Il utilisait des pouvoirs surnaturels et, quelquefois, mon ami, ce que nous chrétiens [indiquant Joseph, moi et lui-même] appelons le diable », chuchotant cette dernière phrase, quasiment en sifflant. Lawrence insista, peut-être trop, sur le fait qu'il utilisait seulement des méthodes naturelles de guérison, avec l'aide du vrai Dieu chrétien.

La connaissance qu'avait Joseph de la culture igbo a guidé ma recherche. Dans un sens, nous ressemblions beaucoup « aux bons et aux méchants policiers » des films de série « B ». Joseph intervenait lorsque mes questions devenaient trop indiscretes et soutirait la même information d'une façon plus subtile. Il n'était pas moins acharné que moi; en fait, il l'était davantage. Son insistance, néanmoins, était culturellement plus acceptable. Par exemple, il comparait les guérisseurs zuru avec les guérisseurs igbo. Il parlait de maladie et de guérison avec beaucoup de perspicacité. Répondant à sa curiosité documentée, notre guérisseur nous montra des racines et nous donna sans se lasser de nombreux exemples de ses guérisons.

Lorsque Joseph partit en janvier pour retourner à son emploi permanent à la mission des sœurs dominicaines à Gusau, ce fut pour moi la seconde séparation traumatisante du mois. Bien sûr, j'avais des amis à Ibadan. Un collègue professionnel à Olu Molye partageait généreusement avec moi son temps, son amitié, ses cassettes de jazz et ses connaissances. Kunle Odumoso aida abondamment ma recherche sur la scène musicale d'Ibadan et de Lagos et passa plusieurs belles soirées avec moi. Le père Peter et moi avons poursuivi notre vieille amitié et partagé du D^r Pepper et du chocolat Cadbury. Le frère Henry Adejunu s'assura que mon approvisionnement en eau pure était suffisant et me fit une courte visite quotidienne lorsque je fus atteint de malaria. Ma collègue américaine Cheryl Ajiro-tutu et sa fille égayèrent mes jours à l'Institut International pour l'Agriculture des Tropiques, connu au Nigeria sous le nom de Petite Amérique. D'autres personnes, évidemment, m'ont démontré de l'amitié. Nul, cependant, ne se comparait à Joseph qui, j'en prends conscience maintenant, était comme un fils adoptif pour moi.

Il y avait toutefois une possibilité que Joseph puisse travailler avec moi dans un avenir rapproché. J'ai commencé à faire germer l'idée chez le père Peter, qui avait remarqué combien Joseph et moi étions devenus proches. Pete pensait que ce serait une bonne chose que Joseph vienne à Ibadan pendant quelque temps. Au pire, cela mettrait fin à ma dépression grandissante et égayerait mon humeur de plus en plus massacrant. Après que j'eus usé de persuasion et d'un reste de charme enfantin, Pete annonça qu'il travaillerait à ce projet. De temps en temps, je soulevais délicatement la question, marchant sur une corde raide entre la persévérance et le harcèlement. Pete était très accommodant mais désirait faire les choses à sa façon et à son rythme, un mélange entre le rythme de la Nouvelle-Orléans et celui du Nigeria. Donc, même s'il était en faveur de cet arrangement, il refusait d'être bousculé.

Un jour, il aborda le sujet avec moi. « Frank, vous serait-il possible de trouver du temps pour faire un voyage au nord du pays ? Je sais, dit-il avec un scintillement dans les yeux, que vous êtes terriblement occupé à l'université mais *peut-être* seriez-vous capable de partir pour une semaine ». Bien sûr, il savait que je désirais y retourner, ne serait-ce que brièvement, pour revoir la région. Il savait également que mon horaire à l'université était très irrégulier. C'était une source de taquinerie de la part de mon vieil ami de la Nouvelle-Orléans, à cette époque prieur de la maison d'études des Dominicains à Ibadan, mûr pour un congé bien mérité. Comme à l'habitude, il avait attendu le bon moment pour saisir l'occasion.

Cette occasion se présenta lorsque Jude Bako, un ami intime de Pete, arriva à la suite d'une note que ce dernier lui avait envoyée. La note disait que Pete avait besoin d'un chauffeur. La vraie raison était que Pete voulait poursuivre son rapprochement avec Jude. Originaire de Yauri, Jude réside maintenant de l'autre côté du fleuve Niger, en face de Yauri, dans une nouvelle colonie où son père est le chef hakimi du village. Le prix à payer pour ce déménagement avait été l'acceptation nominale de l'islam par Jude, visible par ses mariages multiples et sa séparation d'avec sa femme catholique.

Leur séparation, leur rapprochement et le voyage lui-même relèveraient d'un autre récit. Pour l'instant, ce qui suit suffira. Nous avons mangé dans les restaurants locaux et j'y ai savouré une nourriture richement épicée. Des ingénieurs européens, une présence constante au Nigeria, nous ont prêté des vidéocassettes pour ma caméra vidéo et nous ont nourris à même leurs victuailles importées, aussi avides de notre compagnie que nous de la leur. Nous avons étudié les sites de futurs barrages, dormi dans le village de Jude, alors qu'il restait éveillé pour monter la garde avec ses « sentinelles », un groupe local de jeunes gardiens de l'ordre sous sa gouverne. Sa sœur arriva pendant notre séjour. Je gardais de Geni le souvenir d'une belle jeune fille dont j'avais fait la connaissance vingt ans auparavant. Toujours aussi jolie, elle était maintenant une imposante mère de famille avec ses quatre ou cinq enfants qui m'accueillirent ainsi en hausa : « Alors, Salamone, vous êtes enfin revenu », ce qui déclencha les rires exubérants de Jude et du père Peter, et me fit rougir. Nous arrivâmes enfin à Yauri où je pus rattraper le temps perdu en ce qui concerne le déroulement de quelques histoires, évaluant mes habiletés à en prédire le développement. J'admets avoir été amusé et ébahi en constatant que mes prédictions, faites vingt ans plus tôt dans la naïveté de la jeunesse, s'étaient avérées justes.

Notre voyage nous amena à des universités, à des hôtels, et nous avons été témoins des préparatifs de l'instauration du nouveau sultan de Sokoto, une grande ville du nord, autrefois capitale d'un peuple de conquérants, les Fulani. Nous avons visité Abuja, la nouvelle capitale du Nigeria, où ne manquent que des habitants, et avons fait un bref arrêt aux missions catholiques de la ville de Gusau. Là, j'ai secoué la torpeur du voyage, durant lequel j'ai remarqué que je pouvais toujours comprendre le hausa lorsqu'il était parlé lentement, une aptitude que j'ai perfectionnée, couché sur la banquette arrière et écoutant Pete et Jude bavarder (je m'étais rapidement lassé des plaines brunes à perte de vue). J'ai revu Joseph qui travaillait à la station de la mission, nous avons parlé pendant qu'il nous montrait l'avancement rapide de la construction de la nouvelle église. Le frère de Joseph souhaitait fréquenter la maison des études des Dominicains; Pete et lui parlèrent de ce projet. Notre arrêt à l'église de Gusau et la discussion qui suivit réveillèrent la mémoire de Pete.

« Oh ! Frank, ne vouliez-vous pas que Joseph vienne travailler avec vous à Ibadan ? Nous pourrions peut-être en parler aux sœurs à notre prochain arrêt. Joseph, aimeriez-vous venir à Ibadan ? » Oui, Joseph aimerait venir à Ibadan. À notre prochaine pause, cette fois au site d'une conférence à laquelle les sœurs de Gusau assistaient à Malumfashi, Pete demanda que Joseph soit « affecté » provisoirement à Ibadan pendant deux semaines. Les sœurs étaient d'accord que Joseph se joigne à moi à condition que je paye son salaire, son transport et son hébergement. « Nous n'avons pas eu de nouvelles de Joseph depuis quelque temps sauf pour ce qui est de ses aventures à Ibadan. Peut-être qu'un voyage lui ferait du bien. Vous savez, disait une sœur que je n'avais jamais rencontrée, vous ne correspondez pas à l'image que j'avais de vous. Je m'attendais, je ne sais pas, à ce qu'un anthropologue soit plus distant, plus effrayant. Vous êtes une personne ordinaire, facile à aborder ». De toute évidence, j'avais passé l'inspection. De toute façon, plusieurs sœurs m'avaient connu lors de mes voyages précédents. Celles qui ne m'avaient jamais rencontré avaient entendu parler de moi, en bien ou en mal, en raison de mes contacts suivis avec les Dominicains pendant vingt ans.

J'avais décidé qu'il serait dans le meilleur intérêt de Joseph d'avoir son propre logement. « Pourquoi Joseph ne peut-il pas habiter avec vous ? Vous avez passé le plus clair de votre voyage au Nigeria à lui demander de venir à Ibadan et maintenant vous désirez lui trouver un autre endroit où vivre ! » Pete fut d'accord pour l'héberger dans sa maison d'invité dès que je lui expliquai que même les meilleurs amis peuvent se taper mutuellement sur les nerfs lorsqu'ils sont confinés à un petit appartement. Nous aurions tous deux besoin d'intimité et, de plus, il m'est difficile d'écrire si quelqu'un est à proximité. J'assurai Pete — en insistant sur ce point — que je paierais les repas et les dépenses de Joseph, craignant qu'il n'ait gardé de moi l'image du

jeune homme sans le sou qui fumait mais qui semblait n'avoir jamais ses propres cigarettes, et qui aimait la bière Star sans jamais en avoir en sa possession.

Cet arrangement, en effet, fut une réussite. Très rapidement, Joseph et moi avons ébauché un plan de travail. Nous nous rencontrions pour déjeuner vers 7h30 et planifions la recherche pour la journée. Joseph se mettait en route, armé d'une caméra, d'un magnétophone et d'un carnet de notes pour se renseigner sur quelques aspects de la vie hausa à Ibadan. Je lui indiquais mes points d'intérêt. Nous nous rencontrions de nouveau le soir pour revoir ce que nous avions découvert; cela nous permettait de réajuster notre travail. Puis nous parlions de l'ethnographie de sa région, Zuru, en détail, regardions un film, en discussions et planifions notre prochaine journée.

Tout au cours de ce travail, j'appris énormément à propos des rêves que chérissait Joseph. Il était impossible de discuter de culture hors contexte malgré les efforts de certains anthropologues. Joseph et moi avons été amenés en conséquence à révéler beaucoup de nous-mêmes. Joseph a le don de passer d'une culture à une autre, sans toutefois être indiscret. Cela provient à la fois de facteurs culturels et idiosyncratiques. Son groupe, les Dakarkari, un des peuples zuru, est reconnu pour son indépendance acharnée associée à une franche hospitalité. De plus, Joseph a grandi dans la région nord, l'ancienne région orientale séparatiste du Nigeria. Fils d'un officier militaire, il a reçu une bonne éducation, se liant aux étrangers sans jamais perdre son identité de « Zuru ». (Notons ici que Zuru est la région mère des Dakarkari et d'autres peuples apparentés.)

Peut-être sa position marginale l'avait-il rendu plus ouvert aux influences extérieures. Il recherchait certainement la compagnie des gens parlant anglais — les professeurs philippins à son école, les missionnaires américains, et moi. Son goût pour la musique démontre également des tendances syncratiques : il passait facilement d'un air d'opéra à une chanson folklorique dakarkari, donnant de chaque genre une interprétation appropriée.

Comme plusieurs aînés de famille, Joseph travaille pendant que son plus jeune frère va à l'école, dans ce cas-ci au séminaire. Il rêve, cependant, de fréquenter l'université. Il en a certainement les capacités. Un jour, par exemple, il m'accompagna à l'une de mes classes à l'Université d'Ibadan et s'assit dans la première rangée. Après le cours, il discuta du contenu avec lucidité et beaucoup de perspicacité. Son vif intérêt pour les livres, la clarté de ses notes et la précision de ses propos lors des discussions sur notre travail m'ont convaincu qu'il réussirait des études avancées. Des tracasseries financières et amoureuses l'ont toutefois empêché d'aller à l'université. L'argent qu'il avait épargné s'en est allé pour payer son mariage et subvenir aux besoins de son enfant, né à la mode dakarkari, juste avant le mariage. Puisque les bourses ont presque complètement disparu au Nigeria, il y a peu de chances qu'il fréquente une institution d'enseignement supérieur dans un avenir rapproché. Nous avons néanmoins discuté de ses rêves et des miens, tard dans la nuit. Mon inhabileté à lui venir en aide me pèse continuellement, et chaque lettre que nous échangeons me rappelle ma dette envers lui.

Évidemment, notre routine variait. Parfois, nous sortions ensemble. Un jour, nous sommes allés à Sabo, la région hausa d'Ibadan, pour rencontrer le waziri, l'officiel islamique en second par rapport à l'émir. Le waziri voulut nous emmener voir les mines d'or hausa à l'extérieur d'Ibadan. Cette proposition étant certainement plus intéressante que ce que j'avais planifié ce jour-là, j'acceptai avec plaisir. Le waziri se confondit en excuses, car sa position lui imposait de prêter sa grosse voiture à son frère. De façon à ne pas nous décevoir (et donc de ne pas perdre la face), il loua une auto plus petite pour nous transporter aux mines.

Nous avons bavardé tout au long du trajet. J'étais quelque peu gêné au début, mais le waziri fit preuve d'une courtoisie innée et d'une gentillesse caractéristiques du Nigeria du Nord. Bientôt, j'eus droit à un historique détaillé de la région de Sabo, à la lignée de la famille de l'émir et à l'autobiographie du waziri. Il arrêtait de temps en temps pour acheter des colas et d'autres boissons « minérales » froides. Avant d'atteindre les mines, nous arrêtàmes à un restaurant pour

manger du poisson. Je voulus refuser poliment le poisson : « Waziri, j'ai peur des arêtes de poisson depuis que je me suis presque étouffé à mort avec une arête lorsque j'étais enfant ». Voyant la déception sur le visage du waziri, je renonçai à mon projet. Il dit : « Je vais leur dire d'être extrêmement prudents en désossant le poisson ». Le waziri vit à ce que le poisson fut mis, de main d'expert, en filet et qu'il fut parfaitement exempt d'arêtes. Il insista pour m'offrir une grande quantité de ce poisson que je pourrais cuisiner plus tard. Joseph profita de cette transaction...

Peu de temps après, nous arrivâmes au site des mines où l'on nous proposa une visite guidée du nouveau quartier hausa alors encore en construction : de belles maisons ordonnées, une école, des magasins, des bureaux gouvernementaux; en somme, l'assise d'une colonie prospère. Lors de notre séjour, le waziri nous présenta à son frère, le chef du village. Malheureusement, tout n'allait pas bien dans la famille de ce frère, situation qui mettait le waziri mal à l'aise en présence d'étrangers tels que Joseph et moi. Ce frère et son neveu étaient engagés dans une dispute concernant le mariage du neveu avec une femme considérée par la famille comme une aventurière. Cette femme incita son mari à demander une plus grande part de l'héritage à son père. Ce dernier refusa, ce fils ayant déjà gaspillé des millions de nairas et ayant échoué dans nombre d'entreprises.

Une dispute publique éclata et le waziri implora mon indulgence en séparant père et fils avant que la violence physique ne commence. Joseph me tint informé des faits saillants des disputes pendant que nous regardions évoluer cette affaire à bonne distance. De tradition typiquement hausa, la communauté prévint la violence et chercha à restaurer la civilité des débats. Certains réussirent d'abord à se placer entre les belligérants, leur permettant de s'exprimer verbalement sans toutefois en venir aux coups. Ensuite, ils continuèrent de parler calmement aux combattants, leur rappelant les valeurs hausa de civilité et de dignité. Ces rappels finirent par amener les antagonistes à une conduite plus appropriée. Après un certain temps, nous quittâmes avec le waziri qui se blâmait de ne pas avoir réussi à restaurer les bonnes relations dans la famille de son frère. « Je suis désolé. Ces choses arrivent dans les familles, mais je suis désolé que vous ayez à le voir. Cet incident a gâché votre impression de la ville et de ma famille. C'est de ma faute. Mais vous savez qu'il est plus facile de régner sur une ville que sur une famille ! Il me manque les habiletés nécessaires pour résoudre ces problèmes ».

Le waziri se reprit rapidement, cherchant à mettre ses invités à l'aise. Nous mangeâmes de nouveau et de nombreuses boissons froides furent servies pour parer à la chaleur et à l'humidité incommodantes, car « les pluies étaient encore en retard » cette année. La conversation du waziri retrouva sa sérénité courtoise et nous oubliâmes bientôt cette expérience désagréable. Peu de temps après, Joseph ménagea une entrevue avec le chef Aiyorinde, certainement le plus vieux chef yoruba vivant. Encore une fois, je me sentis mal à l'aise. Certaines gens proclamaient que le chef avait au moins cent ans. Joseph, cependant, lui avait déjà rendu visite et me renseigna sur ses antécédents. Cet homme avait travaillé plusieurs années dans le commerce du cacao et fut assez influent dans la politique d'indépendance yoruba.

Le chef s'avéra un homme courtois, gentil et connaissant. Il nous servit le meilleur cacao que j'aie jamais bu. Ensuite, il nous offrit un « tour guidé » de ses photos encadrées et de ses décorations. Il n'écarta aucune question, et suggéra même d'autres sujets de discussion. Je crois que notre entretien dura environ trois heures, mais cela passa si vite que je n'en suis pas certain. Le chef a eu une vie bien remplie. La seule note de tristesse était son désespoir grandissant face à la direction que prenaient le développement et la corruption politique dans son pays. Il voyait que ceux de sa génération avaient été plus honnêtes et plus travailleurs que les dirigeants corrompus d'aujourd'hui. Peut-être était-ce un signe des temps ou alors son esprit était toujours aussi vif.

Joseph et moi avons mené ensemble plusieurs autres travaux. Nous sommes retournés au marché plusieurs fois, nous entretenant avec Lawrence, notre guérisseur igbo. Nous avons étudié des régions de Sabo, assisté à des événements musicaux et agi comme partenaires dans notre recherche. Notre amitié grandit et je pus parler ouvertement de ma famille avec Joseph. Il était intéressé à la vie familiale américaine et à ma formation. En répondant à ses questions, j'appris d'ailleurs beaucoup sur moi-même.

À la fin de mars 1990, je commençai à préparer mon retour aux États-Unis. Joseph était déjà resté avec moi beaucoup plus longtemps que prévu. Les bonnes sœurs de Gusau réclamaient son retour. Pete brouilla les cartes en leur disant que tout allait bien. Mi-farceur, mi-sérieux, il annonça : « Joseph n'a pas de billet pour partir aux États-Unis, alors tout est encore correct. Quant à Frank, ses valises ne sont pas assez grandes. Je pense que Joseph veut seulement rester avec son ami jusqu'à son départ ».

Joseph m'accompagna lors de ma tournée d'adieu. Il vint à la maison du directeur d'USIS à Ibadan, dans les clubs, la station de la mission, et à de nombreuses autres fêtes. Finalement, il espérait m'offrir sa propre soirée d'adieu, après m'avoir fait cadeau de sa présence. Nous avions découvert beaucoup l'un de l'autre. Il m'avait prêté ses cassettes, chanté des chansons traditionnelles et modernes, m'avait conté l'histoire de sa vie et confié ses rêves. Maintenant, il désirait préparer de la nourriture pour moi, signe ultime d'hospitalité dans ma culture sicilienne-américaine comme dans celle des Dakarkari.

Il passa beaucoup de temps à faire des courses et s'affaira dans la cuisine, insistant pour que je relaxe et prenne un verre. Il se hâtait afin d'éviter les nombreuses personnes qui commençaient à affluer à mon appartement, maintenant qu'il était temps pour moi de partir. Joseph était en colère contre ces visiteurs. « Vous savez, Dr Frank, les gens ne vous ont pas traité comme il faut ici même à Ibadan. Vous avez été laissé à vous-même trop souvent. Maintenant que vous partez, ils viennent demander des faveurs. Ils essaient de laisser une impression favorable. Vous savez, ces Yoruba ne vous traitent pas comme le feraient les gens du Nord. Vous ne seriez jamais seul. Nous vous nourririons et répondrions à tous vos besoins. Nous savons comment traiter et respecter un visiteur de marque ! »

Malgré tous ses efforts, il ne réussit pas à préparer le repas assez vite. Les premiers « invités » arrivèrent avant que nous ayons la chance de prendre une seule cuillerée de ragoût. Puisque chaque invité se sentait obligé de goûter le ragoût et de prendre de la bière, Joseph et moi sommes finalement les seules personnes qui n'ont à peu près rien mangé ce soir-là. Les gens furent très aimables, s'assurant qu'aucune nourriture ne se gâterait durant la nuit !

Vint alors le moment des adieux pour Joseph et moi. Celui-ci devait prendre un transport à minuit pour retourner à Gusau. Je l'ai surchargé de tout ce qu'il voulait et dont je pouvais me passer : chaudrons et poêlons, linge, cassettes et autres articles. Plus tard, cela lui causa quelques ennuis quand les concierges de mon appartement l'accusèrent de leur avoir volé ces articles. J'ai alors écrit à Pete, l'assurant que Joseph n'avait avec lui que ce que je lui avais donné.

Le lendemain matin, je suis retourné à la station de la mission pour y attendre mon transport. Le véhicule USIS pour Lagos était sur le point de partir lorsque je vis Joseph, qui avait décidé de reporter son départ d'une journée. Il nous fallut refaire la cérémonie d'adieu, au grand amusement de la communauté dominicaine et des autres personnes qui étaient venues me souhaiter bon voyage. Ces gens trouvèrent amusant de me voir exprimer mes sentiments au lieu de les masquer derrière une attitude ironique.

Je pensais à Joseph pendant le trajet vers Lagos. Je n'avais pas le goût de passer trois ou quatre jours à Lagos avec du personnel de l'USIS, mais j'y étais forcé, mon avion ne décollant pas avant dimanche, ... et nous étions seulement jeudi. Il me fallait vérifier les derniers préparatifs et trouver un « expéditeur », c'est-à-dire quelqu'un qui aide les voyageurs à surmonter les

complexités de l'aéroport Murtallah Muhammad de Lagos. Cette démarche fut inutile puisque l'individu ne s'est jamais présenté. J'ai finalement quitté Lagos, traçant mon chemin à travers l'horreur kafkaïenne de l'aéroport Murtallah Muhammad.

J'ai retrouvé ma femme à Londres et nous avons commencé à rebâtir notre vie commune. Je lui fis part de ma chance d'avoir rencontré Joseph. Pouvais-je espérer recevoir de ses nouvelles..., les contacts et amis disparaissent de nos vies, nous laissant sur cette question : « Qu'est-il donc arrivé à... ? »

J'ai longtemps hésité quant au cadeau de remerciement à offrir à Joseph. En fin de compte, je lui ai envoyé un bon magnétophone. Je n'ai jamais reçu de cassettes de Joseph. Il s'en est toutefois excusé, prétextant qu'elles n'arriveraient jamais aux États-Unis depuis le Nigeria. Néanmoins, au cours des deux années qui suivirent mon départ, Joseph m'a envoyé régulièrement des documents de recherche, des photos et des lettres.

Je pus donc être informé de l'évolution de sa vie. Il est maintenant marié et, aux dernières nouvelles, avait un fils bien en santé. Il n'était pas encore retourné à l'école. C'est dommage puisqu'il avait été le seul à l'Université d'Ibadan à comprendre quelque chose à mon exposé. Joseph travaille toujours pour les bonnes sœurs à Gusau et m'en veut de ne pas être retourné au Nigeria puisque sa famille du nord souhaite que je réside chez eux et fasse ainsi l'expérience de la vraie hospitalité nigérienne.

Que nous « enseigne » mon expérience avec Joseph ? Tout simplement, pour ceux d'entre nous qui aimons nous considérer comme des humanistes, que la grande partie de notre travail prend telle direction grâce aux contacts que nous faisons sur le terrain. Nous avons grand besoin de camaraderie et nous inventerions n'importe quelle excuse afin de poursuivre une recherche s'il y a promesse de contacts humains. Nous sommes plusieurs anciens maîtres, soyons honnêtes, à légitimer nos recherches par des titres complexes et des justifications théoriques sophistiquées alors que souvent cela nous fournit une excuse pour être simplement avec des gens dont nous aimons la compagnie.

Le plus gros de notre travail de terrain a été couronné de succès parce que, d'une façon ou d'une autre, nous avons eu la chance de trouver des gens assez bons pour nous guider sur des pistes que nous n'aurions pas autrement suivies. Joseph Nathaniel Manga n'est que le meilleur et le plus clair exemple, dans mes sept voyages au Nigeria, d'un ami sur le terrain qui m'a mené dans la bonne direction. Il y en a plusieurs autres.

Or, comme le montre Casagrande dans *In the Company of Man*, mon expérience est loin d'être unique. Il nous faut examiner les conséquences épistémologiques de cette réalité, voire réfléchir sur sa signification *humaine*. Même s'il peut sembler un tantinet sentimental et carrément émotif de le mentionner, il est pourtant vrai que des amitiés interculturelles sont possibles et même fréquentes. Dans ces jours de corruption flagrante et de politiques de divergences, il faut savoir goûter la satisfaction et la joie de découvrir une humanité commune dans des cadres différents. Cette *découverte* compte bien davantage que la plus élégante formulation théorique.

(Texte inédit en anglais traduit par François H. Belle-Isle)

Frank A. Salamone
Iona College
New Rochelle, NY 10801
U.S.A.